

L'art du portrait dans les *Oraisons funèbres* de Bossuet

PAR

KIRSTEN GREVE LARSEN

Nombreux sont les critiques qui, à travers les siècles, ont étudié l'œuvre de Bossuet, notamment ses sermons, panégyriques et oraisons funèbres, mais la plupart d'entre eux n'ont entrepris ce travail que d'un point de vue théologique, à la rigueur historique.¹ La valeur littéraire des œuvres oratoires de Bossuet n'a jamais été assez soulignée, bien que sa rhétorique ait été admirée. En attendant de nouveaux travaux sur Bossuet, il peut être intéressant de relire les portraits dans les *Oraisons funèbres*. Dans les six grandes oraisons funèbres, prononcées respectivement sur Henriette de France (1669), Henriette d'Angleterre (1670), Marie-Thérèse d'Autriche (1683), Anne de Gonzague (1685), Michel Le Tellier (1686) et le Prince de Condé (1687), on peut, en effet, s'attacher à mettre en lumière l'art du portrait littéraire. On verra ainsi comment le portrait littéraire acquiert une valeur épique en s'intégrant dans la prédication.

Pour bien comprendre la valeur épique des portraits dans les *Oraisons funèbres*, il sera peut-être nécessaire d'exposer sommairement la manière dont Bossuet considère l'histoire. Dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, tout en se fondant sur les récits de l'Ancien Testament qu'il interprète d'une manière politico-religieuse, il s'est appliqué à passer en revue l'histoire à partir de la création du monde jusqu'à la fin de l'Empire Romain. Bossuet explique cette partie de l'histoire à travers les bouleversements du peuple juif: autour de ce peuple élu, les empires se sont élevés ou ont succombé selon la volonté de Dieu. Les Assyriens sont devenus puissants afin de pouvoir s'emparer de Jérusalem et punir ainsi le peuple de Juda de son impiété; l'empire des Perses a surgi au détriment des Assyriens dans l'unique but de rétablir ce peuple; de même l'empire d'Alexandre, celui d'Antiochus et finalement celui des Romains se sont succédé, suivant que Dieu voulait châtier ou récompenser son peuple.

1: Parmi les plus récents: Thérèse Goyet, A. G. Martimort et J. Truchet.

D'un point de vue universaliste, Bossuet montre comment «la religion et le gouvernement politique sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines,»² et il essaye de faire comprendre ainsi «le fil de toutes les affaires de l'univers.»³ Caractéristique est la manière dont il explique les événements du monde en les intégrant dans l'ordre divin, car, comme il le constate lui-même: «Il faut tout rapporter à une Providence.»⁴

Le nouvel empire qui devait succéder à l'Empire Romain, était l'empire spirituel, c'est-à-dire l'Église catholique:

«C'est l'empire des saints du Très-Haut, c'est l'empire du Fils de l'homme: empire qui doit subsister au milieu de la ruine de tous les autres, et auquel seule l'éternité est promise.»⁵

Ainsi, quand il s'agit de l'époque contemporaine, tout se déroule selon un plan en faveur de l'Église catholique, héritière, après le peuple juif, de la vigilance providentielle. Puisse quelques exemples dans les *Oraisons funèbres*: les guerres civiles en Angleterre (1642-49), la décapitation de Charles I^{er}, la dictature de Cromwell sont interprétées par Bossuet comme un châtement divin, infligé à la famille royale et au peuple anglais qui, après la rupture entre Henri VIII et Rome, avaient cédé à la Réforme et aux sectes; et Bossuet justifie et glorifie même les guerres de Louis XIV comme une défense de l'Église catholique et de la chrétienté contre l'ennemi commun, les Turcs infidèles.

Pour réaliser la volonté divine, il y a les élus, que ce soit un «Cyrus,» un «Alexandre» ou les grands souverains de l'époque. Leur seule élévation est le signe de leur importance dans les destinées du monde. L'histoire est décrite par Bossuet comme une sorte de «légende des siècles», où le destin de l'humanité est mis entre les mains de quelques individus choisis par Dieu pour accomplir un progrès continu vers le salut.

En parlant des grands, on est donc amené à sonder les décrets de la Providence, à expliquer l'Histoire. C'est la façon savante, parfois savoureuse, dont le portrait individuel se combine avec les nécessités de la prédication, c'est l'alliance de la petite histoire avec la grande qui font surtout l'intérêt des portraits historiques qui parsèment les *Oraisons funèbres*.

Pour exemplifier le procédé, il peut être utile d'étudier les portraits

2: *Discours sur l'Histoire universelle*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 40.

3: *Ibid.*, p. 41.

4: *Ibid.*, p. 427.

5: *Ibid.*, p. 352.

suivants: Charles I^{er}, Henriette de France, Cromwell et enfin Henriette d'Angleterre, puisque les portraits de ces personnes de haut rang doivent être considérés en relation directe avec les événements historiques qui avaient lieu Outre-Manche au XVII^e siècle.

Le sort de Charles I^{er} est connu. On sait que ce roi d'Angleterre, lors de son règne (1625-49), s'était proposé avant tout d'assurer la victoire conjointe de l'absolutisme et de l'anglicanisme, et que sa décapitation en 1649 allait mettre fin à la guerre civile (1642-49), due essentiellement à son règne tyrannique.

Or, il est frappant que Bossuet le décrive comme un roi «juste, modéré, magnanime, très instruit de ses affaires et des moyens de régner.»⁶ Il va même jusqu'à le blâmer d'une vertu: sa clémence. Pourquoi Bossuet s'est-il attaché à louer un roi médiocre?

D'une part, il est évident que Bossuet devait mesurer son langage et adapter ses paroles au genre oratoire qui était autant un éloge des grands personnages qu'un discours funèbre. Dans l'*Oraison funèbre de Henriette de France*, une mention élogieuse de Charles I^{er} devait mettre en lumière la grandeur de la reine:

«Grande reine, je satisfais à vos plus tendres désirs quand je célèbre ce monarque.»⁷

D'autre part, la manière bienveillante dont il use pour décrire Charles I^{er}, s'accorde avec la conception que Bossuet a des événements historiques survenus en Angleterre. Les guerres civiles n'étaient dues ni au peuple, ni à «la fierté indomptable de la nation.» Il fallait au contraire jeter un coup d'œil sur la «facilité incroyable avec laquelle la religion a été renversée ou rétablie par Henri, par Édouard, par Marie, par Élisabeth,»⁸ c'est-à-dire expliquer les agitations comme le résultat de l'indifférence avec laquelle les rois avant Charles I^{er} avaient ou bien rejeté ou bien rétabli la religion catholique. Si ce bon roi devait périr dans les circonstances qu'on sait, c'est que l'Angleterre devait être punie de façon exemplaire de son hérésie.

Le portrait d'Henriette de France est construit autour de l'idée que cette reine, épouse de Charles I^{er}, était un instrument de la divine Providence pour sauver l'Angleterre de l'hérésie, rétablir la monarchie et ramener le pays à l'Église catholique, mission qui devait en même

6: *Oraisons funèbres*. Ed. de J. Truchet, Paris, Garnier, 1961, p. 122, (ci-après désignée par O. f.).

7: O. f., p. 123.

8: O. f., p. 124.

temps susciter en elle les vertus chrétiennes qui assureraient son salut. Bossuet néglige complètement les circonstances pénibles de sa mission, le côté romanesque de sa personnalité et le papisme persévérant avec lequel elle irritait le peuple anglais, et même si le portrait paraît assez réaliste, tous les événements historiques sont interprétés selon la volonté de la Providence.

Le zèle de cette reine en faveur de l'Église catholique est ainsi fortement souligné. En «digne fille de saint Louis,»⁹ elle reste profondément attachée à la religion de ses ancêtres, et Bossuet n'hésite pas à prononcer :

«Si jamais l'Angleterre revient à soi (...), la postérité la plus éloignée n'aura pas assez de louanges pour célébrer les vertus de la religieuse Henriette, et croira devoir à sa piété l'ouvrage si mémorable du rétablissement de l'Église.»¹⁰

Ses activités pendant les guerres civiles au service de la monarchie ne sont pas moins louées. Particulièrement connue est la description du voyage qu'entreprit la reine en Hollande pour gagner ce pays à la cause royale. Dans un récit pathétique, Bossuet raconte comment la reine, au cours du voyage de retour par un froid d'hiver, faillit faire naufrage, et comment, étant «réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire»,¹¹ elle fut délivrée d'une manière miraculeuse. Sa mission en Angleterre n'était pas encore accomplie.

Elle devait plus tard s'enfuir en France, mais elle ne cessa pas pour autant son activité salutaire en faveur du roi d'Angleterre. Bossuet va jusqu'à établir un lien de cause à effet entre les vœux continuels de la reine, menant une vie pieuse et retirée à la cour de France, et le rétablissement de la monarchie anglaise en 1660 :

«Fléchi par ses vœux et par son humble patience, il (Dieu) a rétabli la maison royale.»¹²

Selon Bossuet, cette Restauration permettait d'espérer le retour de l'Angleterre à l'Église, la constitution monarchique et l'Église catholique étant solidaires.

Si Henriette de France ne réussit pas à sauver l'Angleterre immédiatement, la raison en peut être attribuée à l'apparition de Cromwell.

«Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher.»¹³

9: O.f., p. 118.

10: O.f., p. 120.

11: O.f., p. 132.

12: O.f., p. 141.

13: O.f., p. 129.

Telle est la manière dont Bossuet commence la description de cet homme politique, qui, malgré son règne despotique, fut un chef d'État habile, capable de restaurer l'ordre public en Angleterre. Bossuet le présente comme l'incarnation du Mal, comme un homme d'État rusé et sans scrupules, exploitant les malheurs du peuple pendant les guerres civiles pour prendre lui-même le pouvoir. Cet usurpateur, qui a profité de la misère et de la corruption du peuple pour acquérir un pouvoir coupable, pourrait être comparé à Napoléon III dans *Les Châtiments* de Victor Hugo. Qu'il s'agisse de Napoléon III ou de Cromwell, les deux personnages forment un contraste singulier avec leurs prédécesseurs, Napoléon I^{er} et Charles I^{er}, et les peuples opprimés. Les images de Napoléon I^{er} et de Charles I^{er} étant ainsi glorifiées et embellies aux dépens des portraits frustes et malveillants de Napoléon III et de Cromwell, on constate, chez les deux auteurs, une tendance à l'exploitation didactique des antithèses.

Cromwell semblait «né pour changer le monde!»¹⁴. Comme un Nabuchodonosor, il était prédestiné à être l'«instrument de la vengeance divine». Envoyé par Dieu pour punir le peuple anglais d'avoir cédé à l'hérésie qui envahissait le pays, il devait, par son grand exemple, donner un avertissement aux rois contemporains de ce qui pourrait arriver, s'ils osaient porter atteinte à l'autorité de l'Église catholique:

C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Église. «Il (Dieu) voulait découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la Royauté et à toute autorité légitime.»¹⁵

Cromwell, le Mal sont ainsi compris dans les desseins de la Providence; quoi qu'il en paraisse, Dieu écrit droit avec des lignes courbes, comme le veut le proverbe portugais, et c'est la tâche de l'exégète et de l'historien de rendre le cours de l'histoire intelligible aux fidèles.

Ces grands élus exercent pendant quelque temps un pouvoir sans bornes, mais au faite des grandeurs humaines, aveuglés par leur propre puissance, ils courent à leur perte et doivent à un moment donné tomber devant la justice divine. Ainsi Cromwell devait disparaître, lui aussi, sa mission accomplie, car, comme dit Bossuet:

«Dieu détermine jusques à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.»¹⁶

14: Ibid.

15: O.f., p. 130.

16: Ibid.

c'est-à-dire le moment où la monarchie sera rétablie en Angleterre à l'intérieur de l'Église catholique.

Il faut attendre jusqu'au XIX^e siècle pour trouver, chez Chateaubriand et Victor Hugo, des descriptions de personnages pareils, grandioses et épiques. On reconnaît Cromwell sous le personnage de Napoléon I^{er}, tel qu'il est décrit par Chateaubriand dans *Les Mémoires d'Outre-Tombe*. Tous deux se sont élevés au-dessus de la foule d'une manière quasi surnaturelle. Ils semblent prédestinés à marquer la fin de la vieille société et à ouvrir la voie à un nouveau monde plein de promesses; or, dans leur aspiration continuelle et leur immense orgueil, ils se prêtent des pouvoirs divins mais doivent pourtant succomber comme sur un signe de la Providence. «Il gênait Dieu»,¹⁷ disait Victor Hugo de Napoléon I^{er} dans *Les Misérables*, voilà pourquoi il devait perdre la bataille de Waterloo! Ces hommes, que ce soit Cromwell ou Napoléon, qui traitent pour ainsi dire d'égal à égal avec la destinée, finissent par troubler l'équilibre du monde et doivent disparaître, quand la Providence n'a plus besoin d'eux.

Le portrait d'Henriette d'Angleterre est également surprenant. Dans la conception de Bossuet, cette princesse, née en Angleterre d'une mère catholique (Henriette de France) et mariée à Philippe d'Orléans, frère du roi Louis XIV, semblait prédestinée, comme Henriette de France d'ailleurs, à unir les deux grands royaumes d'Angleterre et de France et à consolider ainsi l'Église catholique.

Plus intéressante, cependant, est la manière dont Bossuet subordonne aux exigences du salut individuel l'histoire politique du pays entier:

«Pour la donner à l'Église, il a fallu renverser tout un grand royaume.»¹⁸

Selon lui, toute une nation, l'Angleterre, avait dû subir les malheurs des guerres civiles pour qu'Henriette d'Angleterre, qui était d'abord entre les mains des rebelles hérétiques d'Angleterre, pût trouver refuge en France chez sa mère, au sein de l'Église catholique. Les guerres civiles sont expliquées comme un mal nécessaire pour assurer le salut de cette seule personne haut placée et élue de Dieu, afin de donner une leçon à l'humanité. La divine Providence veille au sort des élus et aucun moyen n'est négligé pour les sauver, même s'il s'agit de bouleverser des royaumes:

«Mais si les lois de l'État s'opposent à son salut éternel, Dieu ébranlera tout

17: V. Hugo, *Les Misérables*, Ed. Garnier, Paris, 1963, I p. 399.

18: O.f., p. 178.

l'État pour l'affranchir de ces lois. Il met les âmes à ce prix; il remue le ciel et la terre pour enfanter ses élus.»¹⁹

Un drame mondial semble se jouer pour assurer le salut d'Henriette d'Angleterre, tout comme le drame du salut, pour Prouhèze et Rodrigue, a pour scène le monde.

En se fondant sur l'*Oraison funèbre de Marie-Thérèse*, on découvre une partie de l'histoire de France au XVII^e siècle. La reine est non seulement décrite de manière à offrir un exemple de toutes les vertus chrétiennes pour l'édification des fidèles:

«Dieu l'a élevée au faite des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté et la perpétuelle régularité de sa vie plus éclatante et plus exemplaire.»²⁰

Bossuet voit en elle un moyen de la divine Providence pour réaliser les projets que Dieu avait sur les nations de l'époque. Marie-Thérèse devait ainsi, en vertu de sa naissance et par son mariage avec Louis XIV, lier l'Autriche à la France, ces deux pays étant alors choisis pour assurer l'équilibre entre les nations:

«C'est par la suite de ces conseils que Dieu a fait naître les deux puissantes maisons d'où la Reine devait sortir, celle de France et celle d'Autriche, dont il se sert pour balancer les choses humaines.»²¹

Le portrait de Marie-Thérèse ne reçoit ses vraies proportions que si on le replace dans son contexte historique. Bossuet l'a dépeinte comme la compagne fidèle de Louis XIV, et de même que les vœux d'Henriette de France étaient une première condition à la Restauration en Angleterre, de même on constate un lien de cause à effet entre les prières de Marie-Thérèse et les conquêtes terrestres de Louis XIV:

«Quand tout cédait à Louis, et que nous crûmes voir revenir le temps des miracles, où les murailles tombaient au bruit des trompettes, tous les peuples jetaient les yeux sur la Reine, et croyaient voir partir de son oratoire la foudre qui accablait tant de villes.»²²

Le portrait de Louis XIV parachève l'image de Marie-Thérèse. Bossuet glorifie le roi comme le grand défenseur de la religion catholique et loue ainsi ses interventions en faveur de l'Autriche dans les guerres contre les Turcs infidèles en évoquant:

«Les secours de Candie, et (...) la fameuse journée du Raab, où Louis renouvela dans le cœur des infidèles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes fran-

19: O.f., p. 178.

20: O.f., p. 208.

21: O.f., p. 210.

22: O.f., p. 229.

çaises fatales à leur tyrannie, et par des exploits inouïs devint le rempart de l'Autriche dont il avait été la terreur.»²³

Bossuet reconnaît en lui une sorte de «vengeur de Dieu», et en lui attribuant le nom de «grand Théodose»²⁴, il le présente comme le grand défenseur de la chrétienté au XVII^e siècle. D'ailleurs, selon Bossuet, les rois occupent une place particulière dans le monde en qualité de «lieutenants de Dieu sur la terre»,²⁵ qui sont là pour exécuter les projets divins, et c'est à cette conception sacrée du roi et de la monarchie que Bossuet rend hommage.

Le portrait du Prince de Condé est nettement idéalisé. Ce prince, sur qui pesait des accusations graves d'irréligiosité et de rébellion, est décrit par Bossuet comme un des plus grands héros que l'humanité ait connus. D'abord, il est représenté comme le guerrier prédestiné qui, pourvu des qualités surnaturelles d'un «Alexandre», et appelé comme un «Cyrus» à exécuter les desseins divins, devait sauver la France, pendant que Louis XIV était encore jeune :

«Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France durant la minorité d'un roi de quatre ans.»²⁶

Sa première bataille et aussi la plus connue, à savoir celle de Rocroi (1643), est donc décrite en détails par Bossuet, et d'une manière dramatique et hautement épique. Bossuet raconte, par exemple, comment les deux armées, celle des Espagnols et celle des Français, avec leurs chefs respectifs, Don Francisco de Mellos et le duc d'Enghien,²⁷ devaient trancher la querelle, sur un terrain difficile et presque comme dans un duel, «comme deux braves en champ clos». Or, le jeune duc d'Enghien se révéla un vrai guerrier qui, grandissant avec le danger et dominant toujours la situation, sut finalement transformer une défaite inévitable en une victoire éclatante!

Quant au comportement rebelle de Condé pendant la Fronde et quant à sa trahison pendant la guerre avec l'Espagne, Bossuet n'en parle pas et préfère souligner les qualités du Prince susceptibles de nous le dépeindre sous un jour des plus favorables. Il insiste en particulier sur la volonté

23: O.f., p. 217.

24: Ibid.

25: Bossuet, *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*, Genève, Droz, 1967, p. 65.

26: O.f., p. 372.

27: Prince de Condé seulement plus tard, après la mort de son père.

28: O.f., p. 373.

du Prince de soutenir partout l'honneur de la France et celui de sa propre famille, autrement dit de toujours agir en vrai prince du sang. En fin de compte, Condé apparaît sous la plume de Bossuet comme un vieux personnage féodal qui aurait fait prévaloir partout son honneur et son courage.

Condé est décrit comme un des «hommes extraordinaires qui forcent tous les obstacles (...), plus vites que les aigles, plus courageux que les lions»,²⁹ pour citer avec Bossuet les Livres des Rois. Il n'a pas besoin de prendre en considération le danger auquel il s'expose, puisqu'il jouit d'avance de la protection divine:

«Dieu lui est une armure plus assurée; les coups semblent perdre leur force en l'approchant, et laisser seulement sur lui des marques de son courage et de la protection du ciel.»³⁰

On constate ainsi un décalage entre la personne et son portrait édulcoré, mais puissamment dessiné. Pour Bossuet, Condé se révèle un homme fatidique et providentiel, ses grands exploits le prouvent.

Parler des grands de ce monde fut pour Bossuet une occasion unique de prouver son génie oratoire. Les hauts personnages étant considérés comme des «élus», l'oraison funèbre devient un lieu de rencontre privilégié entre l'Histoire et la théologie; l'exposé d'une doctrine historique s'y confond d'une façon inattendue pour la pensée moderne avec la prédication. Il est certain que le portrait, à l'instant même où il revêt un éclat surnaturel, perd de son individualité et de sa richesse humaine (il suffirait pour s'en convaincre de comparer les portraits de Bossuet à ceux de Mademoiselle de Scudéry!), mais il n'en reste pas moins certain que cette «pauvreté» est compensée, littérairement, par la puissance du dessin épique.

Kirsten Greve Larsen
COPENHAGUE

RÉSUMÉ

Les hauts personnages historiques (Henriette d'Angleterre, Marie-Thérèse, le Prince de Condé) de qui Bossuet prononça l'éloge funèbre sont considérés comme des «élus», nés pour exécuter la volonté divine et accomplir le destin de l'humanité. En traçant leurs portraits, Bossuet est donc amené à exposer sa vision de l'Histoire, à dégager, dans les destinées du monde, les desseins de Dieu. Dans l'oraison funèbre s'opère ainsi, entre le portrait littéraire et l'art de la prédication, une synthèse où la caractérisation individuelle se trouve subordonnée aux exigences didactiques de l'épopée chrétienne.

29: O.f., p. 380.

30: Ibid.